CHAPITRE IX

Sommaire. — Un sauvetage miraculeux. — Un enfant se noie. — De nouveau chez les Babines du lac. — Une affaire épineuse. — Aventure de nuit. — Le prêche du diable. — Un enterrement. — Pourquoi les Babines de la rivière sont faibles. — En route pour Moricetown. — Un mauvais cavalier. — La montagne. — Premier campement. — Nos gallinacées. — Nouvelle flore. — Chez M. Loring. — Un fort en règle. — Sa raison d'être. — Un pont sauvage. — Les méthodistes. — Le Rocher-Déboulé. — L'ancien village. — La mission. — L'ire d'un sauvage.

I

Les deux branches de la tribu babine se trouvaient donc momentanément délaissées par le prêtre dont elles ne voulaient pas suivre les enseignements. Au lieu de s'humilier et de chercher à s'amender, ces malheureux regimbèrent contre l'aiguillon et reprirent toutes leurs anciennes coutumes et observances superstitieuses. Et pourtant, chose remarquable, ils ne lâchèrent pas la prière, comme ils disent dans leur langue, c'est-à-dire qu'ils continuèrent à se croire catholiques, et, du reste, ils en observèrent la plupart des pratiques extérieures. Toujours le même système : ils voulaient servir deux maîtres.

Le bon Dieu leur apprit l'hiver suivant ce qu'il pensait de leur conduite en leur envoyant une maladie épidémique qui décima leurs enfants. Plus de quarante périrent en quelques semaines.

En même temps, les accidents succédaient aux accidents comme autant d'avertissements miséricordieux.

Qistamœs (Antoine), père de famille à la fleur de l'âge, descendait avec son gendre, le chantéman dont j'ai parlé

plus haut, la rivière Babine, cours d'eau assez important et d'une rapidité vertigineuse, lorsque leur canot donna contre un brisant qui le fit chavirer. Comme par miracle, le chantéman fut rejeté sur la grève par les vagues tandis que son compagnon, moins heureux, se voyait emporté par le courant.

Et pourtant la bonne Providence veillait sur lui. Au moment où il allait être asphyxié par les eaux tapageuses qui le roulaient dans leur sein sans qu'il pût prendre pied, il se heurta tout à coup à quelque chose de solide qui manqua de l'assommer. S'y cramponnant comme à une planche de salut, il s'aperçut bientôt qu'il était en contact avec une énorme roche.

— Si au moins elle me permettait de me tenir à flot, pensa-t-il instinctivement.

Or, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il avait grimpé des profondeurs de l'abîme au sommet de la roche qui, heureusement, émergeait au-dessus de la surface des flots.

Et maintenant était-il sauvé parce qu'il se trouvait échoué au beau milieu d'une rivière large et profonde ? Le bon Dieu qui veillait sur lui répondit affirmativement. Son gendre, désormais hors de danger, l'eut vite aperçu et, lui criant de tenir bon jusqu'à la fin, il retourna vers la loge de chasse qu'ils avaient quittée peu avant l'accident.

Quelques instants s'écoulèrent qui parurent des heures à Antoine. Perché sur son rocher, il grelottait de froid et commençait à ressentir les premières douleurs occasionnées par les blessures qu'il s'était faites parmi les galets du lit de la rivière. Puis son gendre revint avec une longue corde pour opérer le sauvetage. Leur canot était perdu, et ils se trouvaient seuls.

Jetant la corde au naufragé, le chantéman lui cria de se l'attacher à la ceinture.

— Et surtout ne manque pas de la nouer fortement, ajouta-t-il, car je vais tirer de toutes mes forces.

Malgré son commencement de défaillance, Antoine, sentant bien qu'il y allait de sa vie, s'attacha le bout de la corde aussi solidement que possible, fit un grand signe de croix, et se laissa tomber à l'eau. Au milieu des roches, il se sentit entraîné violemment au travers du lit de la rivière jusqu'à ce que, plus mort que vif, il abordât sur le rivage.

Il souffrit longtemps des suites de l'accident, mais enfin il était sauvé et il vit encore.

Comme pour faire ressortir mieux encore le caractère presque miraculeux de ce sauvetage, Dieu permit qu'un enfant se noyât ce même été non loin de là, pendant que son compagnon de canot abordait à la nage.

Cet accident faillit avoir des suites fâcheuses. Comme toujours en pareille circonstance, on soupçonna le survivant d'avoir causé la mort du malheureux, et ses oncles maternels — qui, pour les Babines, sont plus proches parents que son propre père — jurèrent de venger la mort de leur neveu. D'un autre côté, le gant fut relevé, non pas par le père de l'enfant sauvé, mais par son oncle maternel, surnommé *Yulos*, de l'ancien Fort Babine.

L'animosité était grande de part et d'autre, et les deux partis ennemis ne s'étaient pas rencontrés depuis un an, lorsqu'un notable du nom d'Alexandre tomba dangereusement malade. Sentant qu'il ne vivrait pas longtemps, il supplia ses proches d'aller chercher le prêtre, d'autant plus qu'on en était alors à l'époque où celui-ci avait coutume de faire sa visite d'été. En même temps, il conjura les Babines de reconnaître la main de Dieu qui les frappait et de se préparer à bien recevoir le prêtre.

II

Telle fut l'occasion de mon retour chez mes ouailles égarées.

Cinq jours après, un canot monté par trois rameurs venait me prendre à la Mission. A cause de l'urgence du cas, nous fîmes force de rames et voyageâmes même une partie des nuits.

Disons de suite notre déception. Alexandre mourut quelques heures seulement avant mon arrivée. L'infortuné avait-été loin de mener une vie édifiante ; malgré sa position sociale, il n'avait pas même reculé devant le métier de jongleur. Aussi regardai-je cette triste fin comme une punition du ciel.

Ses parents et amis semblaient moins craindre pour son salut éternel. Jour et nuit il appelait le prêtre, disaient-ils, et, ne pouvant se confesser à lui, il avait avoué ses fautes en présence d'une image. Dieu veuille que son désir de la confession accompagné d'une sincère contrition lui ait tenu lieu de confession sacramentelle !

Dès notre arrivée à l'ancien Fort Babine, c'est-à-dire au premier village qu'on rencontre sur ce lac en venant de la Mission, une difficulté assez sérieuse se présenta. Etant donné l'état des esprits à Hwotat, lieu ordinaire de nos réunions où se trouvaient les parents de l'enfant noyé, il n'était pas prudent, disait-on, de s'y rendre en corps même en compagnie du prêtre. Une fois qu'ils auraient vu l'enfant survivant suivi de tous ses proches, la douleur des premiers ne manquerait pas de se raviver, et ils en viendraient probablement à des voies de fait.

Il n'est que juste de remarquer que le clan auquel appartenait l'enfant noyé jouissait d'une très mauvaise réputation. L'appréhension manifestée par l'autre parti n'était donc que légitime.

Malgré cela je crus qu'on ne pouvait trouver une meilleure occasion d'effectuer une réconciliation durable. Nous partîmes ensemble pour Hwotat.

Les sauvages de l'ancien Fort Babine ont toujours montré de meilleures dispositions que ceux du nouveau fort ou Hwotat, et ils ne se gênèrent pas pour me manifester la joie qu'ils avaient de me revoir.

— Vois comme mes yeux sont rouges et ma figure amaigrie, me disait un brave homme. Mes yeux se sont rougis à pleurer après toi et ma figure s'est amaigrie par le manque d'appétit causé par la douleur de ne plus te voir.

Nous abordâmes sans encombre à Hwotat et je commençai aussitôt que possible les exercices de la mission.

Mais voilà qu'on m'apprend que les coutelas s'affilent, que les fusils se chargent et que les propos les plus envenimés ont cours entre les deux factions opposées.

— Evidemment si je ne veux pas prêcher dans le désert, il me faut arranger cette affaire de suite, me dis-je.

Là dessus on m'annonce que l'agent des sauvages tout récemment nommé par le gouvernement fédéral du Canada vient d'arriver de Hazelton sur la Skeena (1).

— Voilà qui vient à point, me dis-je.

Après avoir présenté mes respects à ce gentleman, un noble allemand déguisé sous le nom de Loring et qui s'est toujours montré le meilleur et le plus obligeant de mes amis, je lui parlai de la situation, et, comme une question de droit de chasse dans une certaine partie du pays se trouvait mêlée à l'affaire, je lui demandai de vouloir bien la régler aussitôt qu'il pourrait, puisque les questions d'ordre temporel étaient de son ressort.

Il manda alors les partis en discorde ; mais le clan des complaignants refusa de se présenter, et il dut lui-même en aller chercher les membres le revolver au poing. Après de

longs pourparlers et des compensations faites dans l'intérêt de la paix par Yulos et ses amis, l'affaire fut déclarée vidée, et je pus travailler sérieusement à réconcilier mes gens avec Dieu, puisque dès lors ils l'étaient entre eux.

III

Bien que tous ne se rendissent pas à mon appel, un très grand bien fut néanmoins opéré, et une foule de désordres réprimés.

Parmi ces derniers, les plus fréquents chez les sauvages sont incontestablement les brèches faites à la morale catholique relativement à l'indissolubilité du mariage. C'est là un point sur lequel le missionnaire doit constamment veiller. Plusieurs couples qui s'étaient séparés furent donc réunis; d'autres qui s'étaient unis illégitimement furent séparés.

Cela ne pouvait plaire au diable. Aussi résolut-il de se venger.

Parmi les coupables se trouvait un homme marié qui n'avait pas craint de rejeter sa femme légitime pour en prendre une autre. Après beaucoup d'hésitation de sa part, on réussit à faire cesser le scandale et à réconcilier le ménage en désaccord.

Cela ne faisait pas l'affaire de la femme répudiée en faveur de l'épouse légitime. Aussi, la rage dans le cœur, elle se dit qu'elle saurait bien le faire payer cher au missionnaire qu'elle considérait comme la cause unique de son humiliation. Saisissant donc une corde, elle sortit déclarant qu'elle allait se pendre.

Or, au lac Babine, le prêtre habite une maison écartée, non loin de l'église et à distance du village proprement dit.

Il était près de minuit. Après avoir réglé nombre d'affaires épineuses, je commençais à goûter un repos que je croyais mérité, quand je fus réveillé en sursaut par des coups re-

doublés frappés à ma porte. On cherchait à l'ouvrir ou, au besoin, à l'enfoncer, en même temps qu'une voix de femme criait dominée par l'émotion :

— Patrick ! Patrick ! sors vite d'ici ; on vient tuer le prêtre : on va te tuer avec lui !

C'était la mère de l'enfant couché sous mon toit qui voulait soustraire son fils au danger dont j'étais menacé sans le savoir. Celui-ci, qui n'était pas plus au courant que moi de ce qui se passait alors, se contenta, sans ouvrir, de conseiller le silence à sa mère, remarquant que si elle continuait elle allait réveiller le prêtre.

Quelque temps après, j'étais presque rendormi quand on essaie de nouveau d'entrer. Mon petit cuisinier s'était même levé et avait introduit un jeune homme qui, tout essoufflé, venait, disait-il, me protéger contre le frère de la femme disparue. Elle s'était pendue, disait-on, et ses parents hors d'eux-mêmes voulaient venger sa mort en causant la mienne.

En même temps, des bruits confus dont la distance ne permettait pas de saisir le sens se faisaient entendre dans la direction du lac, et ne laissaient aucun doute sur la véracité de notre gazette. Malgré tout, j'avoue que je n'eus pas peur : je ne me croyais pas digne de mourir pour une cause aussi juste que l'indissolubilité du mariage. Pourtant un coup de fusil tiré au travers de ma fenêtre sans vitres eût pu m'atteindre avant que je ne me fusse douté de rien.

Je dis donc à mon jeune homme que je ne craignais point les fusils des Babines et qu'il pouvait s'en retourner s'il le jugeait à propos. Il resta quelque temps, puis nous quitta.

Sur ces entrefaites, on parvint à désarmer mes soi-disant meurtriers, et le lendemain la mégère, cause de tout ce vacarme, fut retrouvée blottie dans un coin d'une maison étrangère.

Dieu avait donc protégé son missionnaire et le diable avait manqué son coup.

Celui-ci essaya bien d'une autre tactique, mais il ne réussit guère mieux. Un assez grand nombre de Babines, même du lac, n'étaient pas encore baptisés. Parlant de la nécessité du baptême, je leur dis, au cours d'une instruction, de se préparer à recevoir eux aussi ce sacrement, vu que, ajoutai-je, il n'y a point de salut sans baptême.

Un nommé *Lomdœhél* s'empara de cette proposition pour indisposer ses compatriotes contre la prédication du prêtre. Se faisant l'organe du démon, il eut, lui aussi, son prêche au sortir de l'église, et la thèse qu'il développa fut celle-ci :

On ne va point au ciel sans baptême ; or eux n'étaient point baptisés, donc c'était en vain qu'ils observaient les règles de l'Église. Ils étaient pour l'enfer, et désormais les baptisés seuls devaient fréquenter l'église.

Le malheureux ne songeait guère alors qu'il aurait à payer pour sa harangue. Peut-être y pensa-t-il quand il tomba, un an après, foudroyé d'un coup d'apoplexie dans le bois et tout près du village, sans même qu'un seul témoin eût été là pour lui administrer le baptême qu'il n'avait fait aucun effort pour se préparer à recevoir.

Une autre mort, celle-ci d'un caractère bien plus consolant, vint nous surprendre la veille de la clôture de la mission. *Saptutlas* (Moïse) était un de ces Babines qui font exception à la règle générale, d'un caractère doux et ami de la prière. Au sortir de l'église, il tomba sans connaissance à quelques pas de la porte, et, bien que je crus son mal sans gravité, il déclara bientôt qu'il allait nous quitter. Il voulut donc se confesser, puis il ne tarda pas à entrer en agonie. J'eus le temps de lui administrer le sacrement des mourants, puis il rendit l'âme au milieu des plus affreuses souffrances.

Comme tout le monde se trouvait là, on lui fit de splendides funérailles. Nous avions depuis peu reçu un osten-

soir, un encensoir et les ornements nécessaires à la bénédiction du Saint-Sacrement. Nous nous servîmes donc de l'encensoir, selon les rubriques, et le point le plus admiré du service funèbre, fut qu'on avait « emboucané » le cercueil avec la « résine précieuse ».

— Quelle chance pourtant de mourir quand le prêtre est là ! disaient-ils au sortir de la cérémonie. Quand il nous faudra mourir nous autres, qui viendra nous enterrer au milieu de nuages de fumée de résine précieuse comme on vient de faire pour notre frère décédé ?

Les trois derniers jours de la mission, nous eûmes pour la première fois au lac Babine la bénédiction du Saint-Sacrement, c'est-à-dire la cérémonie de la « boucane » comme ils disent dans leur langue. J'espère qu'ils y virent plus que la fumée de l'encens, et leur recueillement et leur zèle à chanter les prières liturgiques me disaient assez qu'ils y découvraient, bien que caché sous le voile des saintes espèces. Celui qui a dit : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (1).

Même ceux qui hésitaient à se conformer en tout aux ordonnances de Monseigneur s'empressèrent d'assister aux saluts, mêlant leurs chants à ceux de leurs compatriotes mieux disposés.

IV

Ma tâche achevée au lac Babine, il me fallut partir pour aller visiter les Babines de la rivière, parmi lesquels je devais continuer l'œuvre d'épuration que j'avais déjà commencée.

Ici quelques mots d'explication deviennent nécessaires.

Les Babines de la rivière Buckley habitaient jadis un village situé près d'une cataracte à environ 45 milles en

(1) Venez à moi vous tous qui souffrez et êtes surchargés et je vous réconforterai. *Math.*, XI, 28.

amont du confluent de la rivière avec la Skeena. Mais la plus grande partie s'étaient depuis longtemps établis à quatre ou cinq milles de ce confluent, attirés là soit par la facilité de traiter leurs fourrures avec les quelques blancs qui y avaient fondé Hazelton, petit poste sis sur une langue de terre entre la Buckley et la Skeena, soit par le voisinage des Kitiksons, sauvages de race maudite, parmi lesquels le missionnaire catholique n'a jamais rien pu faire.

Or, ce double voisinage exerçait sur les Babines du Rocher-Déboulé, leur nouveau village, une influence délétère. D'abord, leur contact avec les infidèles de qui ils tiennent la plupart de leurs mauvaises coutumes, ne pouvait que contribuer à fortifier chez eux ces coutumes que nous voulions, au contraire, déraciner. D'un autre côté, leur foi, en restant au Rocher-Déboulé, était en péril, puisqu'ils se trouvaient, pour ainsi dire, à la gueule du loup, je veux dire le ministre protestant établi depuis longtemps à Hazelton.

C'est pourquoi il avait été reconnu qu'on n'obtiendrait jamais de résultats sérieux tant que ces Babines resteraient au Rocher-Déboulé, d'autant plus que l'éloignement de ce poste de notre Mission du lac Stuart nous empêchait de les visiter plus d'une fois par an. Les efforts de mon prédécesseur avaient eu pour but de porter ces sauvages, ou bien à retourner à leur ancien village où un certain nombre étaient restés, ou bien, ce qui était mieux encore, d'en fonder un nouveau où le bon grain serait séparé de l'ivraie. Malheureusement ses efforts n'avaient pas abouti.

A mon arrivée, je dus renouer les négociations et je réussis à détacher quatre familles qui devaient former le noyau d'un village modèle qu'il était question d'établir un peu en amont de la chute d'eau où les sauvages ont leur pêcherie. C'était bien peu, sans doute, mais dans les circonstances, on ne pouvait espérer mieux.

Puis, avec deux Porteurs experts dans l'art de manier la hache et la scie, nous leur avions élevé les murs d'une église.

Ce village en formation avait même été baptisé, je ne sais pourquoi, du nom de Moricetown, qu'il nous faudra bien retenir ici, puisqu'il a été adopté par les nouvelles cartes du pays (1).

Il s'agissait d'aller montrer à ces familles de bonne volonté que nous ne les oubliions pas, et en même temps essayer d'augmenter leur nombre en attirant là le gros de la tribu resté en dehors de notre influence.

Une autre raison de notre voyage était d'empêcher, s'il était possible, les ministres de l'erreur de pervertir les Indiens du Rocher-Déboulé qui, s'avouant trop faibles pour embrasser dans tous ses points la morale catholique, n'avaient jusque-là manifesté aucun empressement à se faire protestants. Or, un ministre méthodiste s'était bâti tout récemment un pied-à-terre chez eux, et on lui prêtait l'intention, non seulement de s'y fixer d'une manière permanente, mais même d'y établir une école à l'usage des indigènes. Il fallait s'assurer de l'exactitude de ces rapports.

V

En conséquence, nous partîmes le 16 juillet 1892, de compagnie avec le chef de Hwotat et deux jeunes gens de la même localité. J'avais déjà fait ce voyage, mais mes effets, chapelle et provisions, avaient été précédemment portés à dos d'homme. Or les chevaux commençaient à faire leur apparition chez les Babines du lac, et, cette fois, non seulement le chef et moi étions montés, mais nous avions même un cheval de charge.

Le chef n'avait probablement jamais vu un cheval de si près, ce qui ne l'empêcha pas de me répondre quand je lui demandai s'il croyait pouvoir s'en tirer sans accident :

— Crois-tu donc qu'il n'y a que les blancs qui connaissent le cheval ?

(1) En anglais, *town* signifie ville. Prononcer *taoun*.

Et, comme pour me montrer ce qu'il pouvait en fait d'équitation, il se mit à cingler sa monture de telle façon que celle-ci, levant les pattes de derrière en l'air, l'eut vite fait mordre la poussière, en même temps que, cherchant à se débarrasser du paqueton qu'elle avait en croupe, elle faisait voler mon calice d'un côté et la patène de l'autre. Qu'est-ce ? demandai-je feignant de n'avoir pas vu la cause de l'accident.

— Oh ! quel mauvais cheval ! fit mon homme tout déconcerté ; je n'en ai jamais vu de pareil !

Probablement qu'il n'en avait jamais monté d'aussi bon non plus.

Pour l'amateur de la belle nature, je ne sache pas de voyage plus agréable, parce qu'il n'en est guère de plus pittoresque, que le trajet du lac Babine à Hazelton, sur la Skeena.

Les bords du lac sont bas et marécageux ; mais le sol se relève vite et alors, pendant trois ou quatre milles, nous avons une luxuriante végétation de sapins entremêlés de liards, de trembles et de saules. Nous traversons une petite rivière aux eaux blanchâtres ; à en juger par les débris accumulés sur ses rives, elle doit former au printemps un torrent infranchissable. Puis, après nous être fourvoyés dans quelques bourbiers assez profonds, nous escaladons la montagne, ou plutôt gravissons une passe ou vallée qui sépare deux chaînes de montagnes.

La pente est raide et le sentier pierreux, le terreau en ayant été emporté par l'eau de pluie ; aussi avançons-nous lentement. Nous montons, montons encore, montons toujours sans découvrir d'autre horizon que la butte qui nous domine. Enfin, nous débouchons dans une petite éclaircie que le feu a faite dans la forêt ; puis, nous détournant pour respirer un instant, nous apercevons là-bas, bien bas, le lac Babine, et pouvons même distinguer clairement le village que nous avons quitté il y a quelques heures.

Mais le temps presse : en avant et montons.

Les pins sont maintenant dépouillés de leur verdure ; la végétation devient de plus en plus maigre ; une espèce d'arbuste appelée bois des montagnes en babine et qu'on ne voit jamais dans la plaine commence à se montrer, et, bien que nous ayons passé la mi-juillet, les touffes de saules rabougris qui croissent çà et là commencent à peine à se couvrir de petites feuilles à demi bourgeons.

Mais qu'est-ce que ces longues taches blanches dans le sentier ? De la neige tout simplement.

Oui, de la neige que trois mois de soleil n'ont pas encore pu faire disparaître. Il faut se rappeler que nous sommes ici en Amérique et par le 55e degré de latitude nord.

Enfin, vers quatre heures de l'après-midi, nous touchons au point culminant du col : 5200 pieds, presque le double de l'altitude du mont Vésuve. Et pourtant nous sommes au fond de la vallée, entre deux hautes montagnes. Elles sont là, se dressant à droite et à gauche à une si faible distance du sentier qu'un coup de carabine pourrait, ce semble, percer les couches de neige qu'elles portent dans leurs flancs. Leur cime crénelée n'est visible que par moments, dans les intervalles laissés libres par les nuages qui courent le long de leurs sommets, cachant neiges et glaciers derrière un voile de gaze immaculée.

Ces chaînes de montagnes parallèles ne nous quitteront qu'un peu avant notre arrivée à Hazelton, et ce sera alors pour être remplacées par d'autres courant dans une direction différente ; car toute cette partie du pays n'est qu'une agglomération de montagnes.

Mais voici à gauche une verdoyante petite prairie : quel excellent régal pour nos chevaux ! pensons-nous. Illusion ! nous nous apercevons, en approchant, que ce n'est qu'un marais couvert d'herbe fine et clairsemée au milieu duquel une tranchée d'un ou deux pieds de large est remplie d'une

eau croupissante. C'est la source de la Sœskwah ou rivière à l'Ours dont nous suivrons désormais la vallée.

Bientôt nous descendons une côte à pente douce, traversant sur notre route de petits ruisselets qui s'échappent des flancs de la montagne et vont, en gazouillant sous la mousse, marier leurs eaux limpides à celles de la Sœskwah laquelle, débarrassée de ses liens marécageux et forte de l'appoint qu'elle recueille à chaque instant sur son passage, se dirige vers l'ouest en dansant sur les cailloux.

Nous sommes maintenant au pays des marmottes et des moufflons, et il ne faudrait pas nous détourner de beaucoup pour en tirer, surtout des premières. Mais le soleil, longtemps disparu derrière les pics que nous longeons, doit se coucher en ce moment, car les nuages qui caressent la montagne semblent refléter ses derniers rayons.

Il nous faudrait camper.

Voici un ruisseau bruyant qui arrive en courant au fond d'une ravine dénudée, tout pressé de se joindre au cours d'eau que nous avons à notre gauche et qui sera demain une rivière. Un peu d'herbe croît dans le bas-fond au confluent des deux ruisseaux. Ce n'est pas beaucoup pour trois chevaux, mais il faut s'en contenter. Nous sommes sur la montagne et nous n'en trouverons pas autant d'ici demain midi.

Halte ! donc, et campons.

VI

Rien de plus triste que le paysage d'alentour. A l'exception de brins d'herbe très clairsemés, pas l'ombre de verdure de quelque côté qu'on porte les regards. Pas une feuille, pas même un rameau de conifère : le feu a passé par là il y a quelques années et a réduit les sapins à l'état de longs pieux pointus d'un gris blanchâtre restés debout pour la plupart et semblables, de loin, aux piquants d'un porc-

épic. Par ailleurs, pas le moindre arbuste, saule ou tremble, pour nous servir de piquets de tente.

D'un autre côté, à cause de l'altitude, près de 5000 pieds, et surtout en raison du voisinage des monts enneigés d'à côté, le froid se fait vite sentir, et nous force d'allumer un grand brasier autour duquel nous pouvons dire sans trop de mérites: *Frigus et æstus, benedicite Domino* (1).

Le lendémain de grand matin, l'air est vif et oblige les plus paresseux à se lever, et avant sept heures nous nous trouvons prêts à continuer notre chemin.

Les montagnes, toujours les montagnes à nos côtés, et, en bas de la vallée, la Sœskwah qui, grossie des eaux du ruisseau de notre campement devient bientôt une petite rivière, blanche et tapageuse, descendant en formant mille cascades son lit semé de galets arrondis. Chemin faisant, elle reçoit, presque à chaque mille, quelque ruisseau plus ou moins important qui accourt avec fracas du haut des ravins dont les neiges perpétuelles lui ont donné naissance. Rien de plus intéressant, rien de plus animé que ces cours d'eau toujours en ébullition et qui semblent lutter de vitesse, frappante image de la vie qui s'écoule avec la rapidité d'un torrent pressé de se rendre à sa fin : l'éternité.

Un peu avant midi, un ennemi se présente qui barre audacieusement le passage à mon cheval.

— Un ours tout au moins? dira-t-on.

— Non ; simplement un faisan des montagnes, ou plutôt une faisande, car sa bravoure même nous dit qu'elle a des petits à protéger. Sans se préoccuper de la taille des intrus, elle s'avance à notre rencontre en battant des ailes d'un air courroucé. Bel exemple d'amour maternel !

Et pourtant qu'on excuse ma cruauté. J'avais faim : je la crus envoyée par la Providence pour servir de pièce de résistance à notre dîner, et je laissai mes gens l'assommer à coups de pierre.

(1) Froid et chaleur, bénissez le Seigneur. *Dan.*, III, 67.

Nous avons dans le pays six espèces de gallinacées sauvages dont quelques-unes rendent le plus grand service au voyageur affamé. Ce sont : deux variétés de gelinottes ou perdrix blanches assez rares, excepté dans certaines montagnes ; deux espèces de coqs de bruyère, toutes les deux très communes et dont l'une (*Bonasa umbellus*, Linn.) est si peu sauvage que j'en ai quelquefois abattu quatre représentants successivement et du même arbre. Les Indiens descendent même assez souvent ces sortes de perdrix avec un collet en racine fibreuse attaché au bout d'une perche. La cinquième espèce est la poule des prairies ; elle va en bandes et est difficile à approcher. Nous avons enfin le faisan des montagnes qui est, comme on vient de le voir, d'une bravoure à toute épreuve. Il est à peu près deux fois aussi gros que les coqs de bruyère.

Vers le soir, le paysage change graduellement d'aspect. Bien que nous soyons toujours confinés entre deux montagnes, la vallée s'élargit un peu et se fait moins sévère ; la végétation y est même assez riante. A mesure que nous descendons, ayant toujours à notre gauche la Sœskwah, maintenant rivière rapide et profonde, le sol devient fertile. De grandes herbes entremêlées de plantes légumineuses croissent entre les trembles ; des églantiers nombreux sont chargés de fleurs et certaines plantes inconnues jusque-là apparaissent, indices d'un changement dans la flore du pays.

Nous traversons un de ces nombreux torrents qui s'échappent des flancs de la montagne. Celui-ci s'est creusé un lit profond et accidenté entre deux hautes falaises qui ressemblent aux parois d'une crevasse gigantesque. Au fond de sa vallée, je doute qu'on puisse voir le soleil pendant plus d'une heure par jour. Non loin de là, nous établissons notre second campement.

Dès lors le changement dans la végétation est de plus en

plus accentué. Çà et là, quelques cèdres jaunes (*Thuya excelsa*) se mêlent timidement aux sapins et sont comme un avant-goût de la côte du Pacifique ; puis des pruches (*Tsuga Canadensis*) qui ne se trouvent également que dans ce coin du district viennent ajouter leur verdure à celle des autres conifères, en même temps que le sentier se borde de touffes de coudrier (*Corylus americana*), les premiers que je vois depuis mon arrivée en Colombie Britannique.

De l'autre côté de la rivière, une gorge s'ouvre béante entre les montagnes. Elle livre passage, me dit-on, à une autre branche de la Sœskwah. Nous quittons cette rivière et, coupant l'angle qui la sépare de la Buckley dans laquelle elle ne tarde pas à se jeter, nous nous trouvons bientôt dans la vallée de cette dernière pour nous en éloigner presque aussitôt.

Pour cela il nous faut gravir les flancs de la montagne dont elle caresse la base de ses flots jaunâtres. Le sentier paraît bon ; le cheval nous portera facilement jusqu'au sommet, pensons-nous. Et voilà que nous montons, montons sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin le vertige nous menace. Nous entendons confusément le mugissement de la rivière à nos pieds ; nous plongeons nos regards dans la vallée : impossible de rester à cheval, la tête commence à nous tourner. Et maintenant comment descendre sans dégringoler au fond de l'abîme ? Le flanc de la montagne est si escarpé qu e nous ne le faisons qu'en tremblant.

Depuis que les *pack-trains* (bande de chevaux de charge) voyagent entre Hazelton et le lac Babine, cette partie du sentier par trop dangereuse a été abandonnée, et l'on préfère couper en travers le dos d'âne élevé que cette rampe vertigineuse faisait éviter.

Une fois sur le plateau, le sentier n'offre plus aucun danger. Nous redescendons graduellement et galopons au travers des massifs de coudriers qui ont donné leur nom

au poste de trois familles blanches appelé Hazelton (1) où nous arrivons après midi.

VII

Là, mon noble et excellent ami, M. Loring, lutte avec sa dame d'attentions envers mon humble personne et insiste pour que je me repose au moins un jour sous son toit. Une course de deux jours et demi à cheval, même lorsqu'on est dévoré par les maringouins comme nous l'avons été la nuit dernière, n'est rien pour un missionnaire qui en a fait de neuf jours sans désemparer ; mais je cède au plaisir de me trouver en si bonne compagnie et me laisse traiter comme un enfant gâté. De telles rencontres sont si rares dans le pays !

Dans la journée je m'abouche avec le ministre anglican, M. Fields, qui, tout souriant et plein d'une suavité évangélique, m'invite à lui rendre visite *at home* où sa dame voudrait si bien me voir, dit-il.

— Merci, mon révérend ; comme vous le dites dans votre langue, *we are not in the same boat*, nous ne naviguons point dans la même nacelle.

Du plateau élevé où demeure M. Loring, la vue plonge dans l'établissement de la Compagnie de la Baie d'Hudson, poste fortifié selon les règles de l'art militaire, palissades en planches épaisses et hautes d'une vingtaine de pieds formant un carré flanqué de bastions, qui entoure le bâtiment principal et toutes ses attenances. Ces fortifications sont encore en excellent état, ou plutôt elles sont encore neuves. De fait, il n'y a pas plus de quatre ou cinq ans qu'elles ont été érigées.

Un meurtre avait eu lieu chez les Kitiksons qui habitent le village contigu à la « ville » des blancs, et, pour éviter

(1) Lit, *Ville des noisettes.*

des représailles, le gouvernement de la Colonie envoya un parti d'officiers de police pour s'emparer du coupable. Celui-ci, ayant eu vent de cette mesure, s'enfuit ; mais, poursuivi de près par les soldats, il fut sommé de se rendre. Comme il n'en voulait rien faire, on lui envoya un coup de carabine qui le tua raide.

Le clan du meurtrier, apprenant sa mort, voulut à son tour le venger, et comme toute la population semblait vouloir prendre part aux hostilités, le parti envoyé par le gouvernement dut se fortifier en attendant du renfort. Dans ce but, ils élevèrent les palissades qu'on voit maintenant et s'y retranchèrent. Un vaisseau de guerre avec quelques compagnies de soldats vint ensuite les délivrer et pacifier la localité.

Après avoir joui de l'hospitalité de M. Loring, il nous faut songer à continuer le voyage.

— Pensez-vous traverser sur le pont ? me demande mon hôte.

— J'ai juré de n'y plus remettre les pieds tant que je vivrai, répondis-je.

— *That's all right*, on vous traversera en canot, reprend-il obligeamment.

Pour comprendre la raison de ce dialogue, il faut savoir que le Rocher-Déboulé et Moricetown sont sur la rive gauche de la Buckley ; or, nous nous trouvons en ce moment sur la rive droite. Trois ou quatre milles plus haut, juste en face du Rocher-Déboulé, les sauvages ont jeté une espèce de pont suspendu sur un rétrécissement rocheux de la rivière.

Mais il suffit de voir ce pont pour en avoir peur. Il est composé de trois longueurs d'arbre dont deux ont les gros bouts retenus sur les bords par des roches, tandis que leurs extrémités inférieures en supportent un troisième. Or ces troncs d'arbres, juxtaposés dans toute la longueur du pont, sont sveltes, bruts et sans la marque d'un seul coup de

hache pour en aplanir la surface. De plus, l'étroit passage qu'ils forment incline visiblement de côté. Il y a bien un grossier garde-fou ; mais il est composé de minces perches reliées ensemble avec des bandes d'écorce de cèdre à une telle distance qu'on ne peut s'en servir commodément. Du reste, pas un clou, pas une cheville dans toute sa structure : des liens d'écorce de cèdre en tiennent lieu.

Et ne pas oublier que cette frêle construction est suspendue à quelque 60 pieds au-dessus d'un gouffre sans fond, une chute écumante capable de vous donner le vertige quand même vous vous trouveriez sur un pont solide.

Il m'a pourtant fallu le passer et le repasser à deux différentes reprises. Du rivage, il semble que vous pourrez traverser sans trop de difficulté ; mais quand vous êtes une fois parvenu au milieu en rampant péniblement sur vos genoux, et que vous le sentez comme prêt à s'effondrer sous votre poids et vous berçant de droite à gauche comme une balançoire de gymnastique au-dessus de l'abîme qui semble prêt à vous emporter dans sa course effrénée, vous vous demandez si vous pourrez jamais remettre pied sur terre.

Il est si peu solide que, à ma connaissance, le seul poids de la neige en hiver l'a fait écrouler par deux fois.

VIII

Cette fois nous traversâmes donc en canot au confluent de la Buckley avec la Skeena, juste en face d'un bas-fond sur les bords duquel un ministre méthodiste a fixé ses pénates. Près de son logis et de son temple-école, deux autres maisons constituent ce qu'il appelle Tchitown, essai de village destiné dans son intention à éclipser Moricetown, ou tout au moins à en contrebalancer l'influence.

Or, malgré toutes ses largesses, ses médecines gratuites et ses visites au moins hebdomadaires au Rocher-Deboulé, il n'a pu attirer à lui qu'une seule famille de Rabines *quo-*

rum deus venter est (1) qui sont là, comme l'avouent les protestants eux-mêmes, pour profiter des miettes qui tombent de sa table. L'autre famille est composée de sauvages de la côte, avec lesquels nous n'avons rien à faire.

Il ne fait pas de chrétiens ; il n'arrive pas même à former des anti-catholiques ; il fait simplement des orgueilleux.

— Quelle heure est-il ? me demande un de ses gens en m'abordant.

Il n'avait pas plus besoin de connaître l'heure que moi d'aller me pendre. Pourtant, pour ne pas paraître trop incivil, je consultai ma montre et répondis :

— Dix heures et demie.

— C'est vrai, fit-il en tirant son oignon ; c'est justement l'heure de ma montre.

Or sa montre marquait trois heures !...

Histoire de dire que lui, du moins, ne devait pas être confondu avec ces Indiens catholiques qui n'ont que le soleil pour montre.

Ces ministres — je parle des méthodistes, les anglicans sont plus honnêtes — ne reculent devant aucune fausseté pour indisposer les sauvages contre le prêtre catholique. Un de leurs moyens favoris pour les gagner a été, pendant ces dernières années, de déclarer à qui voulait les entendre que le gouvernement ne leur donnerait jamais de réserves à moins qu'ils ne se fassent méthodistes.

D'un autre côté, il n'y a guère de calomnie qui leur paraisse trop énorme. L'un d'eux, se voyant constamment nargué de ce que, se disant prêtre, il était marié, tandis que ni le prêtre catholique, ni Jésus-Christ, son modèle, ne l'étaient :

— Que tu es donc crédule ! dit le ministre à son interlocuteur ; ne sais-tu pas que le Père Morice a une femme tout aussi bien que moi ?

(1) Dont leur dieu est leur ventre. *Phil.*, III, 19.

Lors de mon passage à Tchitown, mon révérend était ab-

Le Rocher-Déboulé (en été), Hazelton et la Skeena.

sent; aussi n'aurais-je pu lui demander raison de ses propos lors même que j'y aurais été disposé.

Nous traversâmes la rivière sans encombre, en remontâmes la rive gauche et en peu de temps nous nous trouvâmes au Rocher-Déboulé, la capitale des sorciers et des joueurs de profession. Il ne s'y trouvait personne alors, et nous n'en fûmes que plus contents : les sauvages devaient être en chemin revenant de leur chasse du printemps et notre dessein était de les arrêter au passage, à Moricetown ou à l'ancien village, pour leur faire entendre quelques bonnes vérités.

Le Rocher-Déboulé est ainsi appelé d'après une montagne rocheuse qui se dresse juste en arrière du village et dont le sommet, quelque peu tronqué, ferait croire à un éboulement (en canadien : déboulement). Les anfractuosités de la cime recèlent, dit-on, un lac d'eau vive que jamais œil mortel n'a vu impunément ; aussi certains jongleurs en ont-ils fait leur génie particulier.

Les nouvelles demeures des Babines s'élèvent sur le plateau, à 250 pieds au-dessus du site de leur ancien village, un misérable trou en entonnoir près de la rivière et en face du fameux pont suspendu. En avant des grandes loges qui s'y trouvent encore, se dressent de hautes colonnes de bois ornées des sculptures les plus grotesques et représentant le totem du clan en l'honneur duquel elles furent jadis élevées.

Après avoir inspecté à la hâte le nouveau village, où les tombes des morts surmontées d'énormes monuments en forme de maisonnettes disputent le terrain aux habitations des vivants, nous partons pour le village ou pêcherie à 35 milles en amont de la rivière. Nous y arrivons après une petite journée de marche au fond d'une large vallée bordée, comme toujours, de deux chaînes de montagnes couvertes de neiges perpétuelles.

Si le Rocher-Déboulé ne nous paraît guère propre à contenir un village régulier, nous nous apercevons vite que *Kéyœr Hwotqœt* ou l'ancien village, l'est encore moins. Ce

ne sont qu'escarpements pierreux, buttes et trous humides près desquels la rivière tombe comme par-dessus une chaussée artificielle, puis se précipite de cascade en cascade le long d'un étroit passage qu'elle s'est creusé dans la roche vive en faisant un bruit assourdissant.

Or c'est au milieu de ce vacarme qu'il me faudra tenir nos réunions quotidiennes, offrir le saint Sacrifice et prêcher.

Je m'enquiers du site de Moricetown et on me dit qu'il est devenu impraticable. Le printemps dernier, un barrage de glace dans la rivière l'a transformé en lac temporaire.

Comme pareil accident peut se renouveler une autre année, il me faudra chercher un autre emplacement pour notre village projeté. En attendant, la mission devra forcément se donner à la pêcherie.

Mais où se feront les prédications? Où célébrer la sainte messe?

Il ne faut pas songer à l'église, vieille masure sans toit ni fenêtres, où des pieds d'orties se sont installés sans façon, et qui, du reste, ne pourrait contenir la moitié de la population actuelle. De maisons régulières il n'y en a point, vu que tout le monde habite de grandes loges à saumon, espèces de hangars formés d'un toit en écorce de sapin supporté par quatre poteaux reliés ensemble par des perches superposées.

J'avise la plus convenable de ces bâtisses primitives et la fais préparer en vue de m'en servir comme d'église provisoire. Les trous du toit sont bouchés, les murs en perches plus ou moins solidifiés et les femmes apportent quantité de branches de sapin qui, étendues sur le sol, constituent le plancher en usage chez les sauvages.

Mais vous entendez le tapage que fait la chute à dix ou quinze mètres de là ; comment prêcher dans un tel voisinage de manière à se faire entendre quand vous souffrez

déjà d'un mal chronique de poumons dû aux vomissements convulsifs causés par un empoisonnement accidentel ? Dieu y pourvoira, pensé-je.

Et il n'y manqua pas. Car bien que la parole publique m'eût beaucoup fatigué en d'autres circonstances, et malgré les efforts de voix que je dus faire pour couvrir le bruit de la cascade, je n'en souffris aucunement et pus, huit jours durant, prêcher et catéchiser comme si j'avais été dans la plus profonde solitude.

IX

Je ne pouvais m'attendre au résultat que j'obtiens habituellement ailleurs. Ces sauvages sont encroûtés dans leurs superstitions et entichés de leurs coutumes traditionnelles. L'indissolubilité du mariage surtout est un point de doctrine que beaucoup d'entre eux peuvent savoir en théorie, mais qu'un trop grand nombre négligent en pratique. Malgré tout, ils écoutent le prêtre, plutôt par peur, il est vrai, que par amour. Ils croient à sa parole, mais ils pensent avec les Juifs d'autrefois que *durus est hic sermo, et quis potest eum audire* ? (1)

Un certain nombre l'acceptent pourtant et s'efforcent d'y conformer leur conduite, et ceux-là sont connus dans le pays sous le nom de « gens de Moricetown » alors même qu'ils ne forment encore aucun village séparé.

Quant aux autres, ils écoutent le missionnaire, lui font volontiers baptiser leurs enfants, promettent de renoncer à leurs mauvaises habitudes quand ils auront le cœur plus fort, comme ils disent, et lui demandent de prier pour eux afin d'éloigner la maladie et surtout la mort qu'ils ont tant de raisons de craindre.

Le cœur du prêtre désire sans doute des résultats plus

(1) Ce discours est dur et qui peut l'entendre ? *Jean*, VI, 61.

brillants, mais chaque chose vient en son temps. D'autres pourront moissonner ; pour le moment, il paraît que nous n'en sommes encore qu'à l'époque des semailles.

Quant aux Babines eux-mêmes, ils ne semblent pas conscients de leur lâcheté. Ils paraissent s'imaginer qu'ils ont rempli leurs devoirs envers Dieu et son ministre parce qu'ils ont écouté ce dernier qu'ils traitent, du reste, avec autant de civilité que le comporte l'étiquette sauvage.

Telle est la règle générale ; mais toute règle souffre exception. C'est ainsi que le jour des baptêmes d'enfants, un individu, appelé Maurice par courtoisie et pour dissimuler son nom sauvage dont la crudité est plus que latine, crut pouvoir m'accabler de reproches parce que j'avais traité de bâtard l'enfant qu'il avait eu d'une femme mariée à un tiers encore vivant, et parce que je lui refusais la médaille qu'il est d'usage de donner ici aux personnes nouvellement baptisées. A entendre ses récriminations et à voir l'éclat de ses petits yeux noirs on eut pu croire qu'il n'eût voulu rien moins que m'occiré.

Mais toute chose a son temps, même l'ire d'un sauvage, et mon *Œtlœt*, dit Maurice, est bien honteux aujourd'hui de sa tirade d'il y a cinq ans.